FELDRIK RIVAT

PARIS-CAPITALE

Chapitre 6

Paris-Capitale, le 2 juin 1910, un peu plus tôt
Le retour du Tigre

« La nuit est la préfiguration de l'enfer. Elle est le territoire de la peur, de l'inconnu, des monstres primordiaux. Elle est le royaume de l'irrationnel, du mystère, de l'inconscient. Et elle est surtout, et tout autant que la mort, un monde à conquérir. » **Notes extraites du *Petit Traité de psychologie ténébrale.***

L'automobile déboucha à l'angle de la rue des Petits-Champs et de la rue de la Paix. Le moteur ronflait de toute la puissance de ses chevaux, de toute la puissance de sa compression. La carrosserie, en bois sombre et métal brossé, offrait à voir des courbes racées. L'engin mordait les pavés de ses pneus Édouard Michelin, achevant sa course sur la place de l'Opéra. Une paire de candélabres impériaux venait de s'allumer, pendant que les autres, en arrière du cortège, s'éteignaient deux à deux et replongeaient les sous-doges dans le noir. Le chauffeur de la voiture, une Dalphine Eiffel modèle 1909, se gara entre deux atlantes de bronze, deux de ces sculptures aux inspirations verniennes, qui figuraient ici des scaphandriers aux prises avec les tentacules de poulpes géants. Les membres démesurés de ces céphalopodes abyssaux se dressaient en colonnes herculéennes, allant soutenir le plancher de verre du miroir de l'Opéra, un lac qui s'épanouissait devant l'édifice rehaussé de Charles Garnier.

La représentation venait de se terminer, au niveau des doges, et les spectateurs quittaient les lieux à bord de gondoles privées, ignorant par bonheur la nature du combat en passe d'être livré quelques mètres plus bas.

Deux camions de la Périspritique se rangèrent à côté de la berline. Ils éteignirent leurs phares, et attendirent le signal. L'impulsion

de leur chef. Un ordre sourd, comme à l'ordinaire. L'homme, le préfet, le chef des services de la Sûreté impériale, ouvrit la porte de la Dalphine. Il posa un pied à terre, sur les pavés secs, et se dressa tout entier en dehors de l'habitacle. Il portait un demi-masque de cuir noir, sillonné de veines d'argent, un manteau d'officier de l'Empire, en toile noire brodée de fils d'argent, et un haut-de-forme en soie brossée. Son œil, professionnel, fit le tour de la place, notant la régularité des lieux et le plus parfait respect des normes, et actionna machinalement les pistons de compression de sa pompe palmaire.

Mais un bruit suspect attira son attention au-delà de la première ligne d'atlantes. D'un réflexe tout consommé, il avait déjà libéré le quillon de sa canne-épée, et faisait valser les doigts de sa main gauche… Mais l'alerte baissa d'un cran : deux badauds sortirent un peu penauds de derrière le pied d'un colosse. Ils se tenaient bras et mains en avant, pour se protéger du faisceau d'un phare à induction que la brigade pointait sur eux depuis le toit d'un de leurs camions.

— Qui va là ? tonna le préfet en brandissant le pommeau poli de sa canne impériale.

— Seulement deux honnêtes citoyens que la nuit aura surpris en ces lieux interdits, noble représentant du pouvoir central.

L'officiel nota aux vêtements et aux manières des deux compères qu'il avait affaire à des Goules noires égarées, des chasseurs que leur proie avait menés en zone infestée.

— Vous êtes dans un quartier sous couvre-feu, tempêta le préfet. Et qui plus est au beau milieu d'une opération policière ! Déguerpissez ou je vous mets à l'amende !

— La livraison d'un message quelque peu urgent nous aura mis en retard. Notre course étant faite, il nous convient de respecter les désirs de l'Empire. Bon couvre-feu, messieurs de la maréchaussée.

» Monsieur Pluviôse ? Veuillez vous hâter.

Les deux Goules noires s'avancèrent au milieu de la rue, levèrent une plaque d'égout, et disparurent dans les profondeurs du sous-sol parisien. Le bouchon remis en place, le silence retrouva aussitôt ses droits.

Alors un vieux tigre sortit de la berline, d'une démarche chaloupée. Un animal au poil blanchi par le grand âge, aux dents

et aux griffes élimées. Le félin, à lui seul, avait valu au préfet son surnom de *Tigre de Paris*, et aux services de la Périspritique le nom de *brigades du Tigre*. Le chef de la Sûreté impériale posa sa main gantée sur le crâne de l'animal, et le gratta pensivement. Il avança lentement au milieu de la place, les sens aux aguets, scrutant cette fois les recoins les plus sombres. Il balaya les pavés de sa torche ténébrale, révélant l'errance de spectres inconscients, de ceux qui ne se mêlaient pas encore des affaires des vivants… L'officiel les délaissa. Il cherchait quelque chose de précis. Quelque chose qui se nourrissait de l'air électrisé des abords de l'Opéra. Une ombre malfaisante et terrifiante. Un assassin multirécidiviste.

Le préfet leva une main. Son équipe sortit au pas de course des véhicules pour déployer le matériel de traque et de capture. Les uns dressaient les canons de lumière noire, ou montaient les écrans de verre des révélateurs ténébraux, pendant que les autres ajustaient la puissance des appareillages.

Un dernier passager osa enfin s'aventurer hors de la berline impériale. Un gazetier dépêché par L'*Indépendant* pour faire un article sur le Tigre. Offrir au public un portrait avenant du grand homme.

Le rendre plus humain.

Le journaliste amorça une question :

— Monsieur le préfet…

Il se racla la gorge, espérant dégager cette gêne, cette boule d'angoisse qui lui serrait le gosier, et reprit sans plus d'assurance :

— Monsieur le préfet… Ne regrettez-vous pas ce temps où la police opérait sans médiums ou sans entendre les morts ? Ne regrettez-vous pas ce temps où l'on pouvait marcher dans les rues de Paris sans couvre-feu ?

— Vous voulez parler de ce temps où l'on se faisait égorger en plein Paris pour une paire de souliers ou un sou pas assez vite dépensé ? Vous n'avez pas d'autres questions ?

Le préfet ponctua son agacement en actionnant sa pompe palmaire, dans un jet de vapeurs soufrées.

— D'autres questions…, marmonna le journaliste en fouillant dans les pages de son carnet. Bien sûr… Que pensez-vous, par exemple, de ces citoyens de Paris qui affirment que les ombres ne sont qu'une invention du pouvoir central pour instaurer le couvre-feu et asseoir par là son autorité ?

L'officiel ne répondit pas. Il ôta une épingle à tête de serpents enlacés de l'une des veines d'argent de son demi-masque, et la planta dans le revers de son col.

— Monsieur le préfet…, insista le journaliste dans un éraillement, que pensez-vous de ces honorables Capitaliens qui affirment que les ombres ne sont qu'une invention du pouvoir central ?

— Ce sont des ânes.

— Bien… voilà qui devrait éclairer l'esprit des plus sceptiques…, commenta le gazetier en se massant la gorge.

Mais l'homme déglutit. Le tigre du préfet venait de tourner vers lui sa lourde tête et semblait soudain manifester un vif appétit.

— Que… Que pensez-vous, monsieur le préfet, reprit le journaliste avec prudence, de ceux qui affirment que la mise en service de la tour de monsieur Eiffel est la cause du retour des morts parmi les vivants ?

— Ce sont des ânes.

— Sans doute pourriez-vous étoffer un peu cette réflexion première ? risqua le journaliste.

Mais devant le silence inquiétant de l'officiel, l'angoisse d'avoir la sensation que la température baissait, et la crainte d'être la proie potentielle d'un tigre édenté, le poissard qui avait tiré au sort le mauvais client du jour prit sur lui de cacher ses petites contrariétés. Il devait agir en professionnel. Et quoi de mieux, pour chasser une réponse insipide, qu'une nouvelle question ?

— Que pensez-vous, monsieur le préfet, de ceux qui soutiennent que ces ombres, que vous traquez avec vos brigades, ne sont que des monstres importés de l'étranger par les services de la CCN ?

Le Tigre observait en silence la course des aiguilles de sa montre.

— Vous avez ma réponse.

— … Ce… Ce sont des ânes ?

— Affirmatif.

— Mais on dit, insista le journaliste, que certaines de ces monstruosités se seraient échappées de caissons de confinement de la CCN. Vous n'avez pas d'informations à ce sujet ?

— Une ombre d'ailleurs ne peut être un danger pour Paris. Il faut au mort la plus parfaite connaissance d'un lieu pour pouvoir s'y déplacer avec cohérence.

— La « théorie de l'Atomon », c'est cela ?

— C'est plus qu'une théorie, fit le préfet en actionnant sa pompe palmaire dans un nouveau jet de vapeur.

— On dit que ce ne sont que des bonimenteries, les relents d'une propagande bien montée ?

— Il est toujours plus facile de croire quelques rumeurs simplistes que de faire fonctionner son cerveau. Vérité et réalité empruntent des voies complexes et tortueuses. Elles obligent le commun à faire preuve de nuance, elles s'appuient sur des assemblages fragiles faits de justifications et d'approximations. Alors que cette rumeur venant de la rue… elle se comprend en trois mots, elle peut se clamer sur des barricades, être colportée de bouche en bouche sans souffrir d'être déformée. Les dégâts dans un cerveau trop vide sont terribles !

» La bêtise file en ligne droite et ne rate jamais sa cible !

— C'est bon, ça… Je reprends… Donc, conclut sans doute un peu vite le journaliste, vous admettez qu'il existe une possibilité de croiser dans les rues de Paris des ombres venues de l'autre bout du monde, libérées par la négligence du pouvoir central ?

— Après on me reproche d'être avare en paroles, fit le préfet en resserrant sa poigne sur le pommeau de sa canne-épée.

— La possibilité existe ? insista le gazetier.

— Elle existe. Mais une ombre étrangère, à compter qu'elle s'échappe d'un caisson de confinement, ne serait qu'une âme errante perdue dans un Atomon sans aucune correspondance avec notre environnement.

— Mais alors, poursuivit le journaliste, pour que nos lecteurs comprennent bien la valeur de votre travail, monsieur le préfet, que feriez-vous dans ce genre de bévue ?

— Le cas ne s'est jamais présenté, siffla le chef de la Sûreté impériale. Mais nous avons de nos jours des procédures pour parer à toutes les situations.

— Et comment les ombres en viennent-elles à croiser notre route ?

— Une ombre, reprit l'officiel en s'accordant silencieusement avec ses brigadiers, une ombre vit seule dans un monde peuplé de souvenirs, une projection parfaite de ce qu'a été son existence. Le mort est un prisonnier condamné à errer pour l'éternité,

condamné à revivre à l'infini certains passages de son existence. Parfois, ses errances se superposent à notre réalité matérielle. C'est là que le promeneur d'aujourd'hui peut croiser un promeneur d'antan. Et croyez-moi, vous n'aimeriez pas en croiser certains.

— Comme ce démon des Halles ? Pouvez-vous me dire quelques mots, monsieur le préfet, sur celui qui inquiète le Tout-Paris ? reprit le gazetier.

— C'est une ombre majeure. Un prédateur. Son appétit dépasse celui de toutes les ombres connues à ce jour. Pour le reste, l'enquête est en cours et je n'ai qu'une recommandation à faire à vos lecteurs : qu'ils respectent les couvre-feux.

— Mais on dit qu'il serait capable de passer à travers les résilles de sécurité ? De traverser les murs d'or ? De se déplacer à la lumière du jour ? s'emballa le journaliste.

— Je n'ai pas d'éléments qui me permettent d'être aussi affirmatif.

— Monsieur le préfet…, fit soudain le gazetier, si je peux me permettre, il semblerait que votre tigre ait faim.

— Impossible. Il a eu ses quatre poulets ce matin.

— Mais… son ventre gargouille, insista l'homme, mal à son aise.

— Ce sont ses intestins. C'est un vieux tigre, il a des gaz, expliqua l'officiel en observant un angle de la place avec attention.

— Pourtant, il me regarde d'un drôle d'air…

— Il vous regarde avec un air de tigre, et sans doute apprécie-t-il votre après-rasage ? Qui peut dire ce qui passe par la tête de ces bestiaux ? … Mais vous voilà à me parler de chat, vous en avez donc fini avec vos questions ?

— Oui…, concéda le journaliste en reniflant discrètement le col de sa veste.

Mais l'officiel imposa cette fois le silence. Il avança vers le centre de la place, provoquant l'allumage d'un nouveau couple de candélabres. Des atlantes porteurs de globes, en puissantes allégories de la connaissance, repoussaient les ténèbres à la force de leurs gicleurs. Ils tenaient sur leurs épaules de lourdes sphères aux lueurs opalescentes, et tiraient contre leurs corps musculeux des chaînes de boules incandescentes. Le préfet restait immobile, les yeux rivés sur l'horloge qui trônait au centre de ce lieu maudit. « *Heure officielle* », pouvait-on lire en lettres dorées au sommet du

cadran. Et « *Heure de Paris* », précisait encore une écriture peinte à la main sur le carreau circulaire… Une dernière gravure sur le piédestal donnait au promeneur un conseil péremptoire : « *Passant, synchronise ta montre* ».

Ce que fit l'homme en ajustant la position de sa trotteuse.

— Avec qui avons-nous rendez-vous, monsieur le préfet ? s'enquit le gazetier d'une voix blanche.

Mais le représentant de l'ordre impérial n'était plus là pour personne. Il jouait avec ses doigts, comptait ses alliés, et se préparait à effectuer une invocation ténébrale dans les règles de l'art. Dans son dos, chaque membre de son équipe exécutait ses tâches dans la perfection de gestes mille fois répétés. Ajuster les bornes dimensionnelles, pour superposer et confondre l'environnement de l'Atomon ciblé à la réalité. Activer les amplificateurs ténébraux, pour trahir la présence de l'ombre quand elle viendrait à se manifester depuis l'au-delà. Positionner les arcs à décharge, pour ioniser l'atmosphère et renforcer la matérialité de cette coupable enveloppe de coronium, et l'empêcher de se dissoudre sous la menace.

Pour pouvoir la capturer.

Le journaliste fouillait dans ses notes, cherchant à répondre par lui-même à la dernière de ses questions. Plus tôt, dans la voiture, le préfet lui avait fait part de l'objet de la présente mission.

— Vous voyez ce coffre de fer blanc ? Il contient les restes de l'ombre que nous traquons ce soir.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Chaque mort, tout comme chaque vivant, laisse derrière lui des traces de son passage. En langage policier, on parle d'« ombre-trace ». En langage scientifique, de « signature périspritique ». La présente enquête mobilise la moitié de la brigade depuis six mois. Dernièrement, nous avons relevé une ombretrace exploitable, et il a été possible de recourir au Triumviratus.

— Le Triumviratus *? Qu'est-ce que c'est ?*

— Un collège de trois médiums. Trois lucides capables de plonger dans les Atomons de notre collection de référence, et de repérer les ombretraces de nos cibles inconnues. Comme celle de l'ombre que nous sommes venus traquer ce soir.

— Je ne comprends pas.

— Retenez que nous avons authentifié l'identité du errant grâce à l'Atomon d'un de ses contemporains. Il nous a permis de découvrir où ce coquin était enterré, et, à partir de là, de mener des fouilles raisonnées. Ce coffre en fer blanc contient les restes d'un maréchal-ferrant ayant vécu à Paris peu avant l'an mil, à l'endroit même où est construit l'opéra de monsieur Charles Garnier.

» Pour lui, c'est terminé.

— C'est le maréchal-ferrant ! s'anima soudain le journaliste en relevant le nez de son carnet de notes.

— Pardon ? fit le préfet un instant déconcerté.

— Vous avez rendez-vous avec le maréchal-ferrant ! L'objet de votre traque ! L'homme de la boîte en fer !

L'officiel leva un doigt ganté pour réclamer l'attention de son interlocuteur.

— Vous vouliez savoir si les ombres étaient une invention du pouvoir central, gazetier ?

— Oui… ?

— Eh bien tournez la tête à trois heures, ouvrez grand vos yeux, et taisez-vous. Dans très exactement cinquante secondes, vous ferez la connaissance du très fameux fantôme de l'Opéra…

Le préfet écarta ses deux mains de son manteau d'officier, escamota son annulaire gauche, d'un geste vif, et engagea un nouveau doigt. Parmi tous ses auxiliaires, l'homme choisit celui que la circonstance imposait.

Jean-Joseph Surin.

Un prêtre jésuite exorciste du XVIIe siècle.

Un chasseur d'ombres hors pair.

L'officiant, d'un calme olympien, consulta le carnet noir du préfet. Pour se remettre en mémoire l'exacte nature de la présente mission. D'un ordre de la main, il fit amplifier la puissance des ionisateurs, posa devant lui le coffre de fer blanc, et commença son rituel d'invocation…

— Jean Malfeu ! fit le prêtre en ponctuant chaque mot de ses poings. Jean Malfeu ! Fils de Jacques Malfeu et de Jehanne Louison ! Je te nomme et te commande !

Il ne se passa rien au centre de cette place déserte. Rien de sensible. Rien de notable. Les gondoles de quelques riches Parisiens croisaient toujours paisiblement dans les doges des

étages supérieurs, et les atlantes transpiraient toujours autant de porter sur leurs épaules les lourds plafonds de verre…

Le prêtre jésuite reprit son invocation, d'un ton plus péremptoire. Un ton impérial.

— Jean Malfeu ! Je tiens en mon pouvoir tes restes charnels !

» Je peux te détruire !

» Émerge des limbes ! Manifeste-toi !

» Manifeste-toi !

Le prêtre hurlait ses incantations. Les ionisateurs, poussés au maximum de leur puissance par les opérateurs de la Périspritique, crachaient dans son dos des décharges de plasma. Des boules de foudre s'élevaient au-dessus des pavés et roulaient le long des tentacules herculéens d'atlantes par ailleurs fort impassibles.

Alors la température baissa.

— Nom de Dieu…

Le journaliste avait du mal à refermer sa mâchoire face au spectacle qui se dessinait devant lui. Une manifestation blanchâtre se matérialisait le long des ionisateurs impériaux, trahie dans ses moindres mouvements par le phare des projecteurs ténébraux. L'ombre, déformée par des siècles d'errance et d'oubli, n'avait plus rien d'un maréchal-ferrant. Elle se fendait de mille dents, dévorant avec un appétit sans frein cette énergie offerte par les services impériaux...

Oubliant la présence des vivants…

… et d'un danger plus grand.

— Jean Malfeu ! commanda l'officiel par la voix de l'exorciste. Par les pouvoirs qui me sont conférés, au nom du royaume des morts et du royaume des vifs, je mets fin à ton errance coupable !

» Soumets-toi !

L'ombre hurlante faisait désormais trembler l'air de colère. La foudre frappait la moindre pièce de cuivre, sans prévenir, hublots, chaînes, atlantes, porteurs de lampes et candélabres, aiguille de montre… Le combat contre ce spectre ancestral s'engageait sur le plan physique, psychique, et périspritique.

— Soumets-toi !

Des éclairs semblaient sortir des doigts du jésuite alors que le monstre rugissait de plus belle et abattait sur lui ses griffes et ses sabres… Le préfet se réfugia à l'abri du tissu cousu de métal impérial de son manteau d'officier.

Alors les brigadiers jouèrent du canon.

À l'unisson.

Comme à l'exercice.

Trois filets aux câbles d'or se déployèrent au-dessus de la place et retombèrent sur l'ombre. Les pesons firent le reste, forçant le monstre à s'incliner et s'incliner encore, jusqu'à mettre genoux à terre. La manifestation sifflait comme une vague de lave surprise par l'étreinte de la mer, elle fumait de toute sa fureur, hurlait toute son impuissance à nuire plus avant.

— Soumets-toi…

Le prêtre jésuite, l'exorciste victorieux, referma la caisse en fer, en tremblant, et rendit son doigt au préfet. L'endroit était de nouveau silencieux, purgé d'un de ses chancres, d'une de ses ombres malfaisantes, avides de vie, d'esprit et de périsprit. Ces monstres gavés d'essences électriques s'enhardissaient chaque nuit, menaçant de franchir toutes les limites et d'investir toujours plus de corps, possédant, abusant sans retenue les plus faibles, sans contrepartie. Sans pitié. Une ombre qui avait goûté à la chaleur d'une vie retrouvée devenait une chasseresse impitoyable, et ne reculait devant rien.

Sauf devant Eudes Anatole-Faust Lacassagne.

Le préfet impérial et chef de la Sûreté de Paris-Capitale.

Le Tigre.

Le Khan.

L'homme se redressa de toute la hauteur de sa stature, posa un pied sur la masse récalcitrante, et laissa crépiter les flashs au magnésium de la préfecture. Il voyait déjà les légendes dans les archives des Cuprifères « *Eudes Anatole-Faust Lacassagne, préfet impérial, 3 juin 1910, capture du fantôme de l'Opéra* »…

Mais l'officiel n'attendit pas que les fumées se dissipent pour donner ses ordres.

— Coupez les ionisateurs. Remballez le matériel. Et où est la bouteille de confinement ? Ce monstre ne devrait déjà plus être là !

— Ça… ? Un maréchal-ferrant… ? fit le journaliste en titubant.

— Vous avez retrouvé l'usage de la parole, vous ? gifla le Khan.

Le gazetier s'épongeait nerveusement le front à l'aide d'un mouchoir bon marché.

— Je… J'ignore si ce que je viens de voir est pure mise en scène ou pure réalité, mais c'est juré ! Je ne violerai plus un couvre-feu !

— Mon cher, il va falloir vous montrer moins émotif. Ce n'est qu'un travail de routine, fit le préfet en grattant le crâne de son tigre. Cette piteuse raclure n'a rien de la dangerosité d'un démon des Halles !

Le journaliste allait rebondir sur ce sujet brûlant, mais un oiseau s'élança depuis une poche du préfet, et vint voleter en pépiant autour de son haut-de-forme.

— Qu'est-ce ? interrogea le gazetier, presque malgré lui.

— Mon moineau mécanique, répondit machinalement Lacassagne. Une affaire urgente.

Le préfet localisa le téléphone de service le plus proche, se dirigea à grands pas vers une colonne de fonte cachée entre deux atlantes, déverrouilla une armoire métallique, et apposa son pouce sur le lecteur périspritique.

La conversation fut courte.

— Messieurs, fit l'officiel à l'attention de sa brigade, poursuivez seuls le programme de cette nuit. Mettez le paquet sur notre enquête prioritaire.

— Le démon des Halles ? s'enquit un commissaire.

— Le démon des Halles, confirma le préfet.

» Et virez-moi ces brûlots !

Le Khan frappa du bout ferré de sa canne deux tracts qui souillaient un pied de candélabre. L'un disait « *Les Cuprifères, c'est l'enfer !* » et l'autre : « *Citoyens, vous avez plus de valeur morts que vifs…* »

Le préfet fit siffler sa canne, et ouvrit la portière de sa Dalphine Eiffel.

— Vous, intima l'homme en désignant le gazetier d'un coup de menton, montez.

Le journaliste ne s'opposa pas à l'ordre du Khan. Il se permit juste de ramasser ses jambes au passage du vieux tigre, pendant que le chauffeur s'enquérait de leur destination. Le préfet rétracta son haut-de-forme, fit valser un de ses doigts, et prit place sur le siège arrière.

— C'est curieux cette manie que vous avez de jouer avec vos doigts, remarqua le gazetier tandis que la Dalphine bondissait.

— Ce n'est pas un jeu, objecta l'officiel. Eudes n'aime pas les voitures. Je prends donc la relève.

— Attendez… vous êtes en train de me dire qu'en ce moment même je ne parle pas au préfet Eudes Lacassagne en personne ?

— Vous parlez à Chrysostome, son frère, confirma l'homme en flattant l'encolure de son tigre. Comme je le disais, Eudes n'aime pas les voitures. Il m'arrive parfois de le remplacer.

— Mais… alors c'est vrai, ce que l'on raconte à votre propos ? Vous seriez un genre d'atlas autonome ? Avec la capacité d'agir en dehors des Cuprifères ?

La Dalphine allait grand train dans les sous-doges endormis, filant entre les colonnes et les atlantes de bronze. Les plafonds de verre des canaux de Paris laissaient parfois deviner la vie débordante des quartiers supérieurs.

— Eudes est un prototype en marche, admit finalement l'officiel. Un modèle unique et non reproductible.

Le tigre se redressa soudain et rugit à la face d'une ombre qui venait, au débouché de la rue Pierre Charron sur la place d'Iéna, de s'accrocher à la carrosserie de la Dalphine Eiffel.

— … Il est… impressionnant, votre chat, déglutit le gazetier.

— Il a son caractère, confirma l'officiel.

— Revenons à vos… capacités. Comment pouvez-vous opérer des possessions contrôlées en dehors des Cuprifères ? En dehors du champ ondéal ? C'est fantastique ! s'emballa le journaliste en agitant la pointe de son stylographe.

— C'est surtout confidentiel. Ce matériel est confidentiel. Tout, en Eudes, est confidentiel.

— Comme le programme *Jouvence*, dirigé par Pasteur pour le compte de la CCN ? digressa le gazetier.

— Je n'ai pas de commentaire à faire à ce sujet, répondit l'officiel en faisant signe au chauffeur de ralentir.

— J'ai pourtant en main une photographie de… vous, si je puis m'exprimer ainsi, tirée par Nadar en décembre 1888, et force est de constater que vous n'avez pas pris une ride, précisa le journaliste.

— Notre entretien s'arrête là.

La Dalphine venait de s'immobiliser devant le portail inférieur du palais du Trocadéro. Le chef de la Sûreté impériale sortit, son haut-de-forme à la main et son tigre au côté.

— Et vous ne publiez rien sans m'avoir fait valider avant la moindre virgule. Compris ? lança-t-il encore au gazetier.

Le Khan fit valser ses doigts, pensif, et confia ses ordres à son chauffeur :

— Monsieur René, reconduisez cet individu à ses appartements. Et dites à la préfecture qu'ils me fassent envoyer un autre pisse-copie. Celui-ci pose trop de questions.

— Bien, monsieur, répondit l'homme avant de redémarrer.

La berline contourna la colonne aquatique de la place du Trocadéro, et disparut dans les sous-doges sombres de Paris. Le préfet ajusta son haut-de-forme, et s'élança dans les marches d'un grand carrousel. Ces structures, faites de dentelles de fer et d'entrelacs signés Jules Lavirotte, occupaient toutes les places névralgiques de Paris. Leur rôle était de permettre au piéton de gagner tous les étages de la ville. Le Khan montait le long de blindages vitrés, sans jeter le moindre regard aux fonds scintillants du parc subaquatique, et franchit la frontière symbolique de la barrière impériale. Passant ainsi du monde d'en bas au monde d'en haut, le préfet fut aussitôt saisi par l'animation habituelle des doges du Trocadéro. L'homme joua des coudes, écartant ces messieurs-dames en promenade, ignorant chansonniers et refrains à la mode. L'officiel gagna l'embarcadère qui longeait ici le canal, et héla les services d'un gondolier.

— Les Cuprifères, quai central. Sans escale.

— Vous avez une habilitation ? se renseigna le batelier en réglant le ralenti de son moteur à compression.

Le Khan sortit son écharpe noir et or de préfet impérial. L'autre s'inclina.

— Le tigre vient aussi ?

— À l'évidence.

— Bien, monsieur. Il vous en coûtera un supplément, ajouta le gondolier en branchant sa durite sur le réseau général.

L'homme remettait les bonbonnes de sa mouchette en pression, en sifflotant et en astiquant ses cuivres.

— La nuit est belle, n'est-ce pas ? fit le batelier en rangeant ses accessoires.

Mais le Khan ne répondit pas. Malgré un travail long de vingt ans sur le sujet, ses aptitudes et sa sociabilité ne lui permettaient pas encore de converser sur un ton badin avec le premier venu. Le

nocher n'en prit pas ombrage. En professionnel, il adaptait toujours sa course à l'humeur du client. Il écarta sa barque de la berge, glissa entre les arches de rehausse du palais du Trocadéro, et rejoignit le grand bassin. Des galeries de fer Horeau survolaient l'endroit, sous un ciel de verre, reliant un semis d'îlets artificiels plantés d'arbres et de candélabres. Certaines de ces terrasses flottantes accueillaient des restaurants et des guinguettes, offrant aux Capitaliens autant de tables de choix que d'airs de violons ou de cuivres.

Mais une fois passé les derniers piédestaux, le silence retombait et la vie semblait tout entière happée par les hautes flèches or et fer du pouvoir central. Les passerelles disparaissaient au profit d'un pont unique, qui, du haut de ses piles, menait aux Servantes, les premières tours des Cuprifères. Le gondolier chantait à tue-tête sous les massifs sombres de cette architecture monumentale. Toute de fer et de béton, cette ceinture de contreforts avait pour vocation de contenir le poids et la pression des quartiers supérieurs, ces aiguilles bâties pour défier à la fois les cieux et les siècles.

Des sapajous de l'Armée impériale approchèrent de l'embarcation.

— *Alerte !*

— *Eaux à navigation restreinte…*

— *… veuillez décliner vos identité et autorisation,* crachèrent les haut-parleurs officiels.

— Eudes Anatole-Faust Lacassagne, préfet impérial, répondit le Khan d'une voix forte.

Ces formalités remplies, les singes s'écartèrent et permirent à l'homme de poursuivre sa route. La mouchette dépassait maintenant la ceinture des tours Académiques, et si les élévations sans cesse grandissantes de ces façades, de ces ponts haut perchés et de ces passerelles aériennes gainées de résilles d'or livraient un spectacle saisissant, les profondeurs du lac n'étaient pas en reste. Les fondations de chaque tour s'enfonçaient sous l'eau, percées de baies et de hublots, jusqu'aux feux tremblants de la gare subaquatique du Champ-de-Mars. Cette dernière, immense, se déployait sous sa coupe de verre, entre deux pieds de la tour Eiffel.

Le gondolier venait d'atteindre le carré central des Cardinales. Il poussa sa mouchette vers un quai de béton isolé discrètement aménagé en pied de tour. L'endroit n'avait d'autre fonction que d'offrir

un accès sécurisé aux Cuprifères, et n'était que sommairement équipé. Bollards, passerelle, canons à infrasons. Le préfet mit pied à terre, remercia son nocher, et se posta devant l'unique ascenseur de la place. Il confirma son identité en posant un doigt sur la cellule du capteur périspritique, et attendit en silence, son tigre assis à ses pieds. Deux portes en laiton lui faisaient face. Leurs motifs finement ciselés se répondaient de part et d'autre de la ligne d'ouverture, dans une symétrie parfaite. Au milieu de grandes plages de métal poli, par-dessus une tour Eiffel stylisée, était figurée l'envolée triomphale des Cuprifères, entourée d'un arc-en-ciel en fuseaux de fer et de cuivre. Mais ces ornements disparurent avec le tintement d'une cloche de service, en s'ouvrant sur un intérieur tout aussi riche.

Le préfet entra, avec son tigre, et donna ses ordres à travers le grillage de l'électrophone.

— Cardinale ouest. Étage noble. Appartement de l'atlas A-3 Louis Bertillon. Habilitation : Eudes Anatole-Faust Lacassagne, préfet impérial.

— *Bien reçu, monsieur le préfet*, répondit une voix dans un grillage métallique.

Les portes de l'ascenseur se refermèrent dans un claquement métallique et la cabine s'éleva en silence le long de ses crémaillères.

Le tigre gronda.

— Ne te plains pas, Shere Khan, ils ont déjà coupé la musique. À ma demande.

Rouages et mécaniques se mirent à crisser, au terme de cette première phase d'ascension, immobilisant bientôt la cabine. Elle était prise en charge par une chaîne de translation, passant d'un corps de tour à un autre, afin de mieux repartir vers les cimes. La cage d'ascenseur, désormais entièrement vitrée, s'ouvrait sur les extérieurs pour offrir une des vues les plus imprenables sur la Capitale. Et sur les Cuprifères. Ce paysage aérien n'était que ponts de fer et galeries d'or, peuplé de dômes et de verrières, de terrasses, de jardins suspendus. Des cascades, gonflées par les nuées ténébrales, se lançaient depuis les paliers intermédiaires, arrosant de leurs pluies de diamant des nymphes dénudées dansant sous leurs oxydes de bronze.

Le préfet planta une troisième aiguille dans les veines d'argent de son demi-masque de cuir, puis se lissa la moustache. Il souffrait, comme chaque fois, de la montée en puissance des ondes

ténébrales. Pour un peu, les Cuprifères lui mettraient les sangs en ébullition. Mais l'homme était soucieux. Cette voix au téléphone, l'empereur de l'Abey en personne, résonnait encore dans son crâne. « *Monsieur Louis Bertillon a besoin de vous. Il vous attend dans ses appartements*. » Le préfet devait voir son jeune ami trois fois par décennie. Il fallait vraiment que l'affaire soit urgente pour le faire appeler au milieu de ses traques nocturnes !

L'aiguille en cuivre ouvragé de l'altimètre indiquait 1 678 m. La cabine surplombait désormais tout le bassin parisien. Les doges illuminés de la capitale brillaient entre les digues, avant de s'éteindre pour laisser place aux faubourgs et communes voisines, plongés dans l'obscurité du couvre-feu ténébral.

La cabine ralentit et s'immobilisa une nouvelle fois. Tintement de cloche. Ouverture. Un chasseur drapé d'une livrée aux couleurs de l'étage noble s'inclina et présenta un formulaire de satisfaction au préfet impérial.

— Si monsieur veut bien se donner la peine de remplir le bulletin d'évaluation du service des ascensoristes et élévatoristes des Cuprifères.

Mais le Khan ne voulut pas. Eudes Anatole-Faust Lacassagne laissa le tigre gronder à sa place, et s'engagea sur le feutre d'un couloir de desserte. La galerie, bordée de panneaux en bois noir incrustés de chrysanthèmes en or, menait aux appartements de l'atlas Louis Bertillon. Quatre officiers de la Garde impériale se raidirent, arrachant au tigre un autre de ses grognements.

— Laisse, Shere Khan, je m'en charge.

Le Khan leva lentement sa main sous le masque de fer du chef de quart, et la posa sur la cellule du lecteur périspritique. Le militaire fit claquer ses talons en voyant s'afficher un code prioritaire, et s'effaça pour laisser le passage. Le préfet pénétra dans le salon de réception et se présenta au responsable du protocole.

— Préfet Lacassagne. Je suis attendu.

— Maître d'hôtel Eusèbe Galien, en charge du quatrième quart vespéral. Je note la validité de votre ordre de mission. Mais… monsieur compte entrer avec cet… animal ? s'inquiéta le domestique en se crispant sur son torque de bronze.

— Oui. Sauf si monsieur souhaite apprendre à lustrer les griffes d'un tigre du Bengale.

— … Non, répondit le maître d'hôtel en regrettant de s'être ainsi aventuré en terre inconnue. À moins que monsieur ne me l'ordonnât.

L'estomac de l'animal choisit cet instant pour émettre un terrible gargouillement. Le Khan fit grincer le cuir de ses gants et reprit :

— Sans vous commander, gentilhomme, auriez-vous l'amabilité de voir ce que vous pouvez trouver en cuisine pour satisfaire l'appétit de ce gentleman, avant qu'il ne s'attaque aux fauteuils de monsieur Bertillon. Ou à son manteau.

Le maître d'hôtel aurait bien émis quelques protestations, mais il préféra ne pas prendre le risque de perdre le statut d'un masque si durement acquis. Le domestique porte-torque invita l'officiel à le suivre, et ouvrit les deux battants menant au grand salon.

L'endroit était désert.

Rien ne venait troubler la douce musique des nuées ténébrales qui martelaient, au-dehors, le verre de quelque marquise.

Une tête timide passa soudain dans l'entrebâillement d'une porte de service.

— Monsieur ? Pardonnez-moi d'enfreindre les règles en usage, mais monsieur Louis est au plus mal, monsieur. Je ne sais que faire !

Le Khan claqua des doigts. Le tigre s'allongea aussitôt sur le tapis du salon et laissa reposer sa lourde tête sur ses deux pattes croisées.

— Je vous suis, madame, assura le préfet en prenant son haut-de-forme à la main.

La cheffe de cuisine entraîna l'officiel dans ses laboratoires.

— Voilà, monsieur. Je ne sais plus quoi faire !

Au milieu d'un personnel en pleine effervescence, au milieu d'une valse savante de casseroles et de mises en place, se tenait un homme que le chagrin perdait dans un bol de chocolat.

— Monsieur Louis, laissez-moi au moins réchauffer votre cacao…, insista une pâtissière dans un visible effort de diplomatie.

— Non, fit l'homme sans enthousiasme.

— Ou ajouter une petite larme de lait chaud ? suggéra une autre en approchant une casserole frémissante.

— Non, fit l'homme de la même voix atone.

— Je serais vous, je ne toucherais pas à son chocolat, conseilla le préfet en faisant grincer le cuir de ses gants.

Louis Bertillon releva vivement la tête de son bol.

— Monsieur Lacassagne ? C'est bien vous ? Vous venez à mon secours ?

— Quelle est donc cette affaire si terrible qui me vaut de vous trouver dans les cuisines des Cuprifères au beau milieu de la nuit ?

Bertillon retomba aussitôt dans son apathie. Un chaton au poil roux et aux manières un peu bravaches s'aventura sur la table, pour la plus grande exaspération de la cheffe de cuisine. L'animal fit le dos rond et cracha sous l'intensité du regard du Khan, et, le cou gonflé de colère, s'approcha du bol de chocolat.

Au milieu d'un silence de plomb, entre deux lapements et autant de claquements de langue, Bertillon se confia.

— Ma fille a été enlevée.

L'annonce roula et alla se perdre dans les batteries de cuisine.

— Votre fille ? Enlevée ? répéta le préfet. Mais par qui ? Comment ? La Garde impériale n'est pas censée faire de ces lieux l'endroit le plus sûr de Paris-Capitale ?

Le pauvre père ne sut répondre.

— Comment pouvez-vous être certain qu'il s'agisse d'un enlèvement ? réagit le Khan en professionnel.

— J'ai reçu une demande de rançon, monsieur Lacassagne.

En cet instant, Louis Bertillon paraissait vingt ans de plus que le célèbre policier.

— Louis, il va falloir vous montrer fort.

— Vous allez me la retrouver ?

— À l'évidence, Louis. Je vais travailler jour et nuit sur cette affaire.

— Ma petite Prune…

» Elle n'a que quinze ans…

» Ramenez-la-moi en vie, monsieur Lacassagne…

Laissant le père à son chagrin, le préfet avait choisi de commencer son enquête par l'étude du lieu de l'enlèvement. Depuis près d'une heure, les quartiers de la jeune Prune Bertillon étaient passés au crible des meilleurs techniciens de la préfecture. Des

analystes rompus aux expertises les plus fines, prêts à se tuer à la tâche pour se distinguer. Le Khan supervisait l'opération sans desserrer la mâchoire. Il enregistrait mentalement chaque élément porté au dossier, notant sur son carnet noir les faits les plus irréfutables. Il était aidé par ses lieutenants ténébraux…

Des plantes, des colibris, mais peu d'indices.

Que disent les bandes simiétographiques ?

L'analyse est en cours, les visionneurs sont dessus…

— Monsieur le préfet ?

Le Khan émergea de ses réflexions collégiales. Un analyste du laboratoire central se tenait devant lui, sous un masque de cuir blanc.

— Monsieur le préfet, reprit l'homme, les ravisseurs ont utilisé des gants en or et une bombe à périsprit.

— Pardon ?

— La scène de crime a été souillée, monsieur le préfet. Nous n'aurons pas d'ombretraces exploitables.

L'officiel arracha le rapport des mains de l'expert et parcourut le détail des résultats.

Le nom de l'occupante des lieux n'apparaît même pas sur cette liste…

Rien ne vaut les bonnes vieilles méthodes !

Eudes se tint le front de son poing ganté et souffla un instant.

— Un de vos malaises, monsieur le préfet ? s'inquiéta l'analyste.

Mais Eudes Anatole-Faust Lacassagne ne répondit pas.

Il venait de retirer une épingle des veines de son demi-masque de cuir, frôlant la crise d'hyperesthésie pour affûter ses sens.

Il entendait battre le sang contre les tempes de ses collègues.

Il avait sur le bout de sa langue le goût de leur dernier repas.

Et se concentrait sur son nez…

Le Khan isola les effluves qui se bousculaient dans le creux de ses narines, classa les odeurs… Essences florales, baumes de corps, savons, poudres pour les cheveux… L'homme tournait dans la chambre…

Cire d'abeille…

Le parquet !

Eau sucrée, nectar…

La nourriture des colibris !

Alcool, savon de Marseille, craie, avec une note légère de vernis à bois…

Ça, c'est un violon, old chap !

Le regard du professionnel fila à travers la pièce et s'arrêta sur un violoncelle d'exercice posé sur les feutres d'un stand torsadé.

Bien vu, monsieur Pinkerton.

Mais le Khan n'en avait pas fini. Une odeur plus que les autres le perturbait depuis le départ. Il balaya la bibliothèque de l'adolescente, redescendit le long d'un panneau de bois, et s'arrêta. Son émoi olfactif provenait de derrière ces boiseries.

Une encre artisanale, mâtinée de quelques senteurs exotiques.

Le préfet lissa sa moustache, et posa délicatement ses doigts sur la surface du panneau.

La paroi est éraflée dans le bas…

Ainsi que cette baguette !

Eudes nota ces remarques, relevant l'ordre et le sens des escamotages, avant d'opérer. Une clameur s'éleva de l'assemblée.

— Une cache secrète !

— Mais comment l'a-t-il découverte ?

— C'est le *Tigre* !

Le préfet sortit un paquet d'enveloppes de derrière la cloison, ficelées à l'aide d'une cordelette de chanvre, puis une dernière isolée du lot, comme écartée par manque de temps.

Mais l'homme chassa l'idée.

Il devait en rester aux faits. Ne pas lancer de passerelles hasardeuses sur la foi de quelques suppositions.

Ses doigts gantés relevaient déjà, dans une valse étourdissante, le caractère allochtone du papier tramé.

Origine orientale.

Africaine.

Les deux ? Pourquoi pas une région bordant la Méditerranée ?

L'enveloppe ne portait aucune mention de destinataire ou d'expéditeur. Aucun cachet d'un quelconque service postal. Là, c'était un fait, le courrier avait été convoyé de la main à la main… L'officiel commença sa lecture au hasard.

« Ma très chère Prune,

Ma chérie,

Nous quittons ce jour le port d'Alexandrie à bord d'un navire britannique à destination de Tobrouk. Maspero préfère laisser

l'archdeacon aller seul dans les airs, pendant que nous suivons la route maritime, entre le golfe de Syrte et l'Égypte. Officiellement, il évoque l'envie de redécouvrir Cyrène, une colonie grecque devenue riche grâce au commerce d'une plante des plus rares… Le silphium.

La plante de longue vie.

Mais je soupçonne notre directeur général des Mémoires et Antiquités égyptiennes de ne pas me dévoiler complètement son jeu. Il est toujours obsédé par son prophète des anciens temps ! »

Le Khan abandonna là sa lecture. Il reconnaîtrait cette écriture entre mille.

Clémence…

Le préfet classa cet élément supplémentaire dans un recoin de sa cervelle dendritique. La fille de Louis Bertillon entretenait une correspondance avec sa mère, sous plis privés, depuis l'étranger. Mais son nez n'était pas entièrement satisfait par cette découverte. Il fit disparaître la liasse de courriers dans l'immensité de ses poches intérieures, remettant son analyse à plus tard, et se concentra sur des odeurs plus piquantes. Il palpa le bureau de la jeune fille, ignorant les tiroirs cent fois inventoriés par ses inspecteurs, et ridiculisa une fois de plus son équipe. Il venait de faire apparaître un double plateau. Une loge se tenait en son centre, et accueillait un cahier au cuir usé par une manipulation quotidienne.

Un journal intime.

L'officiel parcourut quelques pages, ne s'intéressant pas à cette écriture régulière qui décrivait les sages journées d'une fille de bonne famille, mais plutôt à cette odeur vinaigrée qui s'échappait d'entre les lignes…

Je pencherais pour du sel de saturne…

Vous voulez parler de l'acétate de plomb ?

Une encre sympathique. Il nous faut le bon révélateur pour la rendre lisible.

Le Khan attrapa un de ses inspecteurs.

— Belin, portez cet élément au laboratoire. Journal intime, encre sympathique, acétate de plomb. Faites-moi prévenir quand il sera lisible.

— Bien, monsieur le préfet, répondit un jeune homme à la moustache fine et alerte.

L'officiel allait repartir en chasse d'un nouvel indice, un cheveu à se mettre sous la loupe, une miette, quand une estafette du Renseignement entra dans la pièce et avança sans se présenter.

— Monsieur le préfet, vous êtes attendu à la morgue centrale. Le matériel est prêt pour entendre le message.

— Le message ? À la morgue centrale ?

L'écoute en question promettait d'être originale.

Car le support de ce message était un mort…